

focus



Certains emplois font toujours les frais du progrès. Les solutions proposées par Baldwin et par Frey pour les salariés remplacés restent classiques : formation, crédit d'impôt... Photo Issei Kato/REUTERS

Les éternelles prophéties sur la disparition du travail renaissent avec l'intelligence artificielle. Entre optimisme et pessimisme, où se situe la vérité ? Réponse mitigée de deux universitaires anglo-saxons.

L'IA et l'emploi, bonjour les dégâts

ESSAI

Par Julien Damon

Dans un article publié en 2013, avec son collègue Michael Osborne, Carl Frey défrayait la chronique en estimant que 47 % des emplois aux Etats-Unis étaient à « forte probabilité » d'automatisation à l'horizon 2030. Cette étude ouvrait sur une série de prédictions renouvelant la thèse classique de la fin du travail. Le propos semblait annoncer une tempête technologique encore à venir, multipliant les chômeurs et nourrissant les dérives politiques. Deux livres récents reviennent sur le sujet et nuancent le propos.

Un risque de révolte

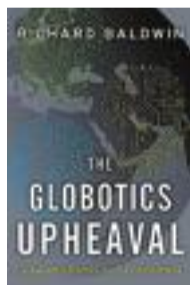
Déplorant les conclusions empressées tirées de son expertise, Frey revient en historien sur ces sujets. Il part de l'avènement de l'agriculture (il y a dix mille ans) puis analyse la révolution industrielle, dont le foyer se trouvait au Royaume-Uni, et la révolution informatique née aux Etats-Unis. Chaque nouvelle technologie d'envergure a provoqué stagnation des revenus, déclin de certains territoires et inquiétudes légitimes des moins qualifiés.

L'auteur détaille les conséquences des dernières avancées numériques, notamment les algorithmes apprenants, sur des classes moyennes qui s'étiolaient. Admettant volontiers un biais occidental-centré, il ne remarque pas les effets positifs pour les classes moyennes émergentes. Ses détours historiques sur les promesses et périls de toute nouvelle technologie revisitent quelques exemples habituels : les impacts de l'invention de Gutenberg sur les scribes, les ravages d'Edison et de son ampoule électrique sur les métiers de l'éclairage urbain.

Certains emplois font toujours les frais du progrès. D'autres apparaissent



« **The Technology Trap. Capital, Labor, and Power in the Age of Automation** »
Carl Benedikt Frey, Princeton University Press, 2019, 480 pages.



« **The Globotics Upheaval. Globalization, Robotics, and the Future of Work** », Richard Baldwin, Oxford University Press, 2019, 304 pages.

et rendent le monde meilleur. Frey distingue technologies « renforçantes » (qui aident le travailleur) et technologies « remplaçantes » (qui l'éliminent). Les travailleurs n'ont jamais voulu être remplacés. Et l'histoire de la rage contre les machines ne se limite pas aux célèbres luddites, qui se révoltèrent violemment contre les métiers à tisser au début du XIX^e siècle. Elle traverse l'Europe et même la Chine, ce qui, nous dit Frey, expliquerait d'ailleurs son retard au démarrage industriel.

L'historien retrouve la réaction jusque dans les propos d'un leader nazi qui, en 1933, promettait que « jamais plus une machine ne remplacera un travailleur ». Aujourd'hui, si rien ne limite la stagnation des revenus et la polarisation des emplois, une forte rébellion contre l'automatisation est probable. Percevant un fossé grandissant entre gagnants et perdants, le docteur Frey ne préconise pas de médicaments très originaux : formation, crédit d'impôt, aide à la mobilité géographique sont sur son

ordonnance. Il appelle à bien « manager » la transition vers l'IA. Leçon générale : les responsables politiques doivent se pencher avec rigueur sur les coûts des mutations en cours et pas seulement célébrer la « start-up nation ».

Une économie plus humaine

Spécialiste de la mondialisation, Richard Baldwin se fait plus catastrophiste. C'est, selon lui, un tsunami qui se prépare. Auparavant, globalisation et robotisation concernaient les biens (dans des conteneurs). Aujourd'hui, ce sont les services (matérialisés à travers les données passant dans les systèmes d'information). IA, traduction instantanée, puissance des connexions font des robots et des classes moyennes des pays émergents une concurrence déloyale et létale pour les classes moyennes occidentales. Un dumping social généralisé se renforce, avec des automates en ligne 24 heures sur 24, mais aussi de vrais travailleurs exerçant à distance. Télétravailleurs à l'échelle planétaire et « télé migrants », comme Baldwin les appelle, n'ont ni les mêmes salaires ni les mêmes protections sociales. Tout ceci est explosif, ouvrant sur de potentielles réactions de type années 1930.

Les potions du docteur Baldwin sont aussi classiques que celles de Frey (formation, crédit d'impôt, flexisécurité à la danoise). Il recommande de protéger les salariés pas les emplois, afin qu'ils ne subissent pas ce remplacement. Plus alarmiste que Frey, il bâtit aussi un scénario positif. Quand les métiers du muscle ne sont plus vraiment nécessaires, et les métiers du cerveau dépassés par l'IA, restent ceux du cœur, de l'interaction en face-à-face. Baldwin envisage même, à terme, une économie plus encadrée localement et davantage humaine. L'atteinte d'une « future félicité » n'est toutefois pas évidente. Et c'est plutôt la révolte populiste qui se profile.

Julien Damon est professeur associé à Sciences Po.

BONNES FEUILLES

Par Guillaume de Calignon

Malheureux électeurs populistes

Et si l'économie et l'identité n'étaient pas les facteurs expliquant le mieux l'essor du national-populisme depuis dix ans ? La thèse – convaincante – de ce livre est que le rapport à autrui, notamment la confiance envers les autres, est déterminant dans l'explication du vote antisystème de droite. Les auteurs de l'ouvrage, tous scientifiques reconnus, montrent que la dégradation du rapport avec les autres participe fortement au vote Le Pen, Salvini ou Trump. La poussée populiste « prend ses sources dans la montée en puissance d'une société d'individus où chacun est conduit à penser sa position sociale en termes subjectifs », écrivent les auteurs, faisant un parallèle avec Hannah Arendt, qui expliquait la montée des totalitarismes des années 1930 par « l'effet du passage tumultueux d'une société de classes à une société de masse ». Finalement, les électeurs de Marine Le Pen seraient les fruits d'une nouvelle anomie, la société postindustrielle ayant fait éclater les espaces et les repères communs, qu'il s'agisse du travail, de la famille ou des territoires. C'est une rupture « anthropologique ». Il y a ceux qui y ont gagné. Pour faire simple, ceux-là votent Macron. Et il y a les perdants, les pessimistes, insatisfaits de leur vie. Ceux-là votent aux extrêmes, la différence entre les votes Le Pen et Mélenchon étant que les premiers ont beaucoup moins confiance en l'autre que les seconds. Comme le titre du dernier ouvrage du sociologue François Dubet, on pourrait dire que notre époque est celle « des passions tristes ».

LA MÉFIANCE

« La méfiance des électeurs de Marine Le Pen [...] reflète leur difficulté à trouver une place dans la réalité sociale, à faire société dans un



ESSAI
« **Les Origines du populisme. Enquête sur un schisme politique et social** »
par Yann Algan, Elizabeth Beasley, Daniel Cohen, Martial Foucault, Le Seuil, 208 pages, 14 euros.

monde qui fragmente toujours davantage les destins individuels. Le vote de ces électeurs n'est plus l'expression d'une aspiration collective, mais plutôt celle d'une frustration individuelle. »

LA CONFIANCE

« Les individus les plus confiants sont toujours les plus favorables à la redistribution, au-delà des effets du revenu et de l'éducation. Partout les attitudes vis-à-vis de la redistribution sont principalement corrélées au niveau de confiance des électeurs en Europe et aux Etats-Unis. »

LA SOCIÉTÉ DES INDIVIDUS

« Dans la société des individus [...], la confiance interpersonnelle est devenue le filtre qui permet de se donner aux individus un projet de société désirable. [...] Lorsque les individus ont un faible niveau de confiance envers autrui, le repli identitaire est ce qui reste pour maintenir, face à la crise, le sentiment d'appartenance à une communauté. » ■

Livres en bref

Pourquoi l'homme raconte-il des histoires ?

● Après le succès en librairie de « Prendre la parole pour masquer les esprits », Adrien Rivierre, spécialiste du discours, est de retour avec un second essai. L'auteur y explore le rapport intime qu'entretient l'humain avec le récit, tant il en est à la fois le producteur, l'acteur et le spectateur. Le lecteur découvrira dans ce livre bien structuré les origines de la narration d'histoires. Et il sera surpris d'apprendre qu'elles remontent à fort, fort longtemps...



L'homme est un conteur d'histoires
par Adrien Rivierre, Marabout, 192 pages, 12,90 euros.

Passé le zoom historique, le livre s'attache à répondre à une question centrale : pourquoi, au juste, sommes-nous des conteurs d'histoires ? Sans en livrer ici tous les secrets, on peut tout de même dire que cette faculté humaine explique, en partie, les raisons pour lesquelles l'homme s'est hissé au sommet de la pyramide de l'évolution. Et pour le coup, il y a vraiment de quoi « en faire toute une histoire ». Ou tout un livre. — K. B.

Anatomie de la pensée réactionnaire

● « Depuis deux siècles, nous avons exploré les profondeurs psychologiques des révolutionnaires. Notre compréhension du réactionnaire, en revanche, reste extrêmement primaire. » L'objet du livre de Mark Lilla, politologue américain, est de remédier à cette carence. Il s'agit de se plonger dans « l'âme de ceux qui ont toujours vécu "le grand refus" » pour comprendre notre époque. La nostalgie d'une prétendue splendeur passée s'explique par une trahison, souvent celle des élites, et une rupture



L'esprit de réaction
par Mark Lilla, aux éditions Desclée de Brouwer, 216 pages, 16,90 euros.

historique qui a précipité la chute d'une civilisation. Que ce soit la réforme de Luther, la Révolution française ou alors le libéralisme des années 1960. Le réactionnaire n'est pas conservateur, car il pense que l'apocalypse est proche si on ne change pas le cours du monde. A travers la pensée du philosophe de Chicago Leo Strauss, d'Eric Zemmour et de Michel Houellebecq, Mark Lilla décrypte les logiques de la pensée réactionnaire, un fait majeur de ce début de siècle. — G. C.